

LA  
**PETITE BAVARDE ILLUSTRÉE**

MONDAIN, LITTÉRAIRE & SATIRIQUE

Rédaction et Administration : 6, pl. des Terreaux.  
Abonnements, 10 fr. par an. Six mois, 6 fr.

L. D'ASCO. Rédacteur en Chef.  
De SAINT-SAVIN, Secrétaire de la Rédaction.

Vente en Gros, C. MÉLIN. . . 1, rue de Jussieu.  
Annonces, V. FOURNIER. . . 14, rue Confort.



**ELODIE VALOIS**

(30 ANS, RENTIÈRE)

## A nos Lecteurs, Salut !

Me voici ! Depuis longtemps, tu me demandais à grands cris, vieux public, il te tardait de de me voir en face, eh bien ! te voilà satisfait. Joyeuse comme ma mère et comme mon aïeul, j'userais de tous les moyens pour provoquer chez toi le bon vieux rire gaulois, qui laisse au fond du cœur un rayon de soleil, et pour livrer sa rate aux contorsions les plus insensées

La gaieté : voilà mon chemin, voilà mon programme !

La *Bavarde*, ma désopilante maman te donne des portraits à la plume de nos cocottes et de nos belles-petites, je te donnerai moi leurs portraits au crayon, et Dieu sait s'il est fin, s'il est railleur, s'il est habile, le crayon que j'ai choisi pour toi !

Je ferai défiler devant toi toute la galerie multicolore des galantes dames, dont tu parles depuis longtemps, dont tu commentes chaque jour les cascadeuses équipées, et que beaucoup ne connaissent que de réputation. Les tintamarresques échos du *Tam-Tam*, résonneront sonores lorsque je sortirais des presses habiles et de toutes parts des cris d'allégresse se feront entendre !

Je t'aime, ô vieux public ! et sois tranquille, je te le prouverai ; tu passeras de gais instants en ma compagnie, et te gaudiras souventes fois à la lecture des histoires désopilantes que je te taillerai.

Le vieux Rhône lui même en tressaillira ! Et ma réputation croissant de jour en jour, je porterai mon rire charivarique à travers le reste de la France, car non seulement Lyonnaise, je suis française, française comme ma mère, française comme le vieux Rabelais mon aïeul, française et gauloise !

Qu'on s'apprête donc ! Que tous ceux qui sont ennemis de la tristesse et de la mélancolie me fassent signe, attention ! Je braque mon objectif sur nos belles-petites ! Corbleu, vive la joie ! !

LA PETITE BAVARDE



## ELODIE VALOIS

A la moult paillard et batailleuse Elodie dame de Valois, salut !

Regarde, ami, cette physionomie fine, ce pur profil et ces yeux profonds ; belle, diras-tu, mais, tu auras presque remords de ce mot, en analysant le sourire ironiquement cruel de cette bouche et l'éclat vaguement rancunier de ses yeux... Elodie Valois, ... l'une des plus acharnées ennemies de la *Bavarde*, madame Elodie Valois, que quelques antiquaires, amants acharnés du rétrospectif, appellent quelquefois princesse de Crespy et s'entêtent à regarder comme un dernier rejeton de l'illustre branche, qui eut mieux fait de rester stérile que de nous donner les treize rameaux que vous savez ; Elodie Valois naquit en Belgique. Son nom, que nous taïrons ici parce que nous avons horreur des particules flamandes et des mots qui finissent en ecke, fut par elle abandonné voilà quelques douze ans et remplacé très avantageusement par celui que vous voyez en tête de cette esquisse, un nom d'artiste ; car, sautant sur les planches, la petite s'enrôlait, savez-vous, dans une troupe de comédiens, à Lille.

Après avoir aimé quelque temps un de ses camarades de scène, elle sentit qu'elle n'était pas née pour une existence aussi obscure ; elle aperçut, un jour, à travers la lentille du rideau un horizon plus vaste ; elle partit, belle oiselle, à la recherche d'un oiseau plus ou moins quelconque. La presse lui ouvrit ses portes

Elodie, qui depuis quelque temps semble avoir perdu ses qualités bouillantes, était, voilà quelques années, la plus grincheuse personne qu'on pût trouver. Se chamaillant à tous propos, elle attaquait ses amants, rudoyait ses meilleures amies et cassait en moyenne une douzaine de potiches japonnaises tous les jours. Les antécédents d'Elodie sont même éclairés de la lueur d'un poignard ; un beau jour à Lille, si ma mémoire ne me fait pas défaut, elle voulut transpercer d'une lame vengeresse le cœur infidèle d'un de ses amants. Quant à nous, nous remercions le ciel de nous avoir toujours fait échapper heureusement aux nombreuses vitriolades qu'elle tramait contre nous dans le silence parfumé du boudoir ; maintenant, Elodie se calme. On nous assure qu'elle achète la *Bavarde*, toutes les semaines, qu'elle la lit avec beaucoup de sollicitude, s'abstenant de la déchirer et de vouer, ainsi qu'autrefois, ses rédacteurs aux gémonies. Il est vrai que comme le disait judicieusement cet excellent M. Despréaux :

« Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs »

Or, Elodie, commence à vieillir... cependant nous ne pouvons résister au désir de la féliciter sur sa nouvelle conduite.

Encore quelques jours, et celle qui fût la tapageuse Elodie, deviendra Elodie la sage ; mais nous ne voulons pas nous étendre plus avant ; nous avons promis une esquisse, ne sortons pas du cadre que nous nous sommes imposé ; nous terminerons par un sonnet en annonçant à nos lecteurs que la *Bavarde* aura prochainement l'honneur de leur offrir la silhouette, en pied, d'Elodie Valois ; nous sommes sûrs que jusque-là, elle ne négligera rien, pour que ce portrait lui soit avantageux.

Elle s'est vantée bien des fois  
Cette très-charmante princesse  
D'avoir un peu du sang des rois  
Dans ses veines de pécheresse.

Jadis elle dictait des lois  
Aux sommités de notre presse ;  
Je pourrais vous en nommer trois...  
Si j'étais une grosse caisse.

Petite reine des scandales,  
Possédant beaucoup de rivales,  
Faisant le diable, savez-vous,

Elle allait folle par les rues,  
Racontant des coquecigrues,  
Pour pouvoir distribuer les coups.

DE SAINT-SAVIN.

## MARBRE OU CHAIR ?

A ÉLODIE VALLOIS.

Vous, qui follement parlez d'amourettes,  
— Comme vous causez chiffons et bijoux —  
Le soir, en faisant entre deux toilettes,  
Ce que c'est qu'aimer, oh ! le savez-vous ?

Vous qui, sans soucis, par instinct de femme,  
A tous, au hasard, faites les yeux doux ;  
— Ame sans amour, c'est foyer sans flamme —  
Vous qui n'aimez pas, pourquoi vivez-vous ?

Vous qui secouez votre blonde tête,  
Et traitez tout bas les hommes de fous,  
O belle frivole, ô froide coquette !  
Aimer, c'est souffrir ; vous en doutiez-vous ?

Aimer, c'est sentir un bel ongle rose  
Déchirer soudain notre cœur jaloux.  
C'est rire tout seul, c'est pleurer sans cause,  
Sans jamais pleurer pourquoi riez-vous ?

Aimer, c'est encore voir la nuit, en rêve,  
Venir l'être aimée se pencher sur nous ;  
Dans votre sommeil, dites, fille d'Eve,  
Dans votre sommeil, à qui songez-vous ?

Aimer, c'est frémir en l'alcôve sombre,  
Et puis, fou d'amour, tomber à genoux,  
Et pâle, chercher deux lèvres dans l'ombre...  
A cette heure, au moins, Ninon, aimez-vous ?

LÉON LAUDY.



## L'APOLOGIE DE LA GARANCE

OU LE MAILLOT ROSE D'ESTHER

Comme Théophile Gautier, je porterais volontiers un gilet écarlate, car j'aime le rouge à la folie ; enfant, mon plus grand plaisir était de courir dans les blés dorés cueillant de ci, de là, quelques coquelicots incarnats, croquant à belles dents quelques cerises vermeilles ; jeune homme j'adorais les nœuds de ruban rose, au corsage des robes blanches, et dans le tourbillon de la valse amoureuse mes lèvres hardies rencontraient parfois les lèvres de carmin de ma bien-aimée ; vieillard grisonnant, mon ambition serait de pouvoir piquer à ma boutonnière, dans les ténèbres de ma redingote noire, une note de vermillon ; que voulez-vous, c'est une étrange faiblesse, je l'avoue, mais j'aimerais mieux cela que les palmes vertes.

Il me semble, au demeurant, qu'il est facile de s'enthousiasmer pour cette teinte éblouissante ; c'est si beau, en effet, le rouge. Le rouge, mais c'est la pourpre impériale ! c'est l'aurore enflammée ! c'est le vin qui glousse une romance en versant dans la coupe ses flots vermeils ! c'est le sang, le sang du cœur !

Le sang rouge, enflammé, éclatant, liqueur infernale, dont la vue grise, dont l'acre parfume enivre ! Vous souvient-il de ces nobles matrones Romaines, de ces pâles vestales, penchées anxieusement sur l'arène ; pas une n'allongeait le pouce pour que l'on fit grâce aux mourants ; non elles regardaient avidement couler le sang des bestiaires, des martyrs ou des gladiateurs. *Ave Cesur, morituri te salutant !*... Et le sang marbré de rouge la salle du cirque, cette lueur rougeâtre, fascinait, enivrait ! Vous souvient-il encore des combats de taureaux, massacres infâmes empourprés de sang, qui font les délices du peuple Espagnol ? Vous souvient-il de mademoiselle de Sombreuil, elle aimait le sang, elle aimait le rouge, elle aussi, elle buvait sans horreur, car la vie de son père était à ce prix.

La pomme qui tenta jadis notre mère Eve, avait, dit-on, dans sa maturité, des teintes rosées des plus appétissantes. Le rouge c'est ma couleur préférée, aux heures de rêverie, il me semble voir défiler devant moi, nos belles marquises poudrées de la cour de Louis XV avec leurs mules ou hauts talons rouges ; puis dans une chasse à courre de riches cavaliers poursuivant le daim et sonnant le joyeux hallali ; puis encore nos soldats marchant le front haut à la rencontre de l'ennemi, et traçant dans la fumée comme un trainée sanglante.

Oui, j'adore le rouge, parce que ma maîtresse cache deux fleurs vermeilles dans la dentelle de son corsage, et puis surtout parce qu'il me rappelle une étrange aventure, une aventure toute récente, alors que j'aimais Esther la Chinoise, j'étais bien fou alors, vous allez en juger.

Le souper avait été gai, le champagne avait coulé à flots généreux. Esther riait de son rire argentin et sonore : soudain une idée étrange traversa son esprit : chante nous quelques joyeux couplets, murmura-t-elle à mon oreille. J'ai toujours été un poète, et, comme tel, un peu ami comme de l'anthithèse ; c'est pour cela sans doute, qu'il vint sur mes lèvres un air mélancolique, lugubre comme une mélodie de Weber, comme un nocturne de Schubert, jetant ses notes plaintives au milieu de la joie générale. « Mon Dieu que tu es triste ! interrompit Esther en posant impérieusement sur ma bouche sa petite main potelée ; ça fait pleurer ! tais-toi ! » Et elle se mit à nous gazouiller une délicieuse romance, une folle chanson pleine de malice et d'amour à faire damner un saint. Et sa voix était si riieuse, et les gestes complétaient si bien le chant. Elle parlait de l'amour qu'elle avait pour ses petits sous-officiers et leurs beaux pantalons rouges.

« Tu aimes bien la garance, lui dis-je, tu l'affirmes du moins, car rien ne le prouve... » Elle m'interrompit et se penchant amoureusement sur moi : « Je te le prouverais bien, murmura-t-elle, si nous étions seuls ! » Et son regard se voilait d'une étrange langueur, ses narines semblaient aspirer comme un parfum capiteux et enivrant, sa poitrine se soulevait irrégulièrement comme sous l'effort de désirs mal contenus.

Un de mes bons amis et moi, nous nous approchâmes d'elle; le petit coin où nous gazouillions était plongé dans une demi-obscurité discrète et rêveuse, et nos instances redoublèrent. Tout à coup, semblant prendre brusquement son parti, d'un geste à la fois mutin et provoquant, Esther rejetant ses jupons brodés, découvrit à nos yeux éblouis un délicieux maillot rose, emprisonnant une jambe dont la finesse eut fait rêver Canova.

J'ai vu de pieuses mères vouer leurs enfants au blanc ou au bleu, couleurs de la Vierge immaculée. Esther est vouée au rouge, couleur de l'enivrement, couleur de l'amour!

Voilà à quoi je songeais, en regardant avec une sorte d'effarement comique ce maillot écarlate moulant avec une exactitude inouïe des trésors d'amour et d'élégance; d'étranges idées me montaient au cerveau, comme une fumée enivrante!

Mais bah! — un froufrou indéfinissable de dentelles — la vision avait disparu! L'ombre gagnait notre coin mystérieux... je parlais bas à Esther... je lui parlais longtemps et nous partîmes, et je l'aimais... j'adorais tant le rouge. Cette histoire est véridique, Esther pourra vous le dire, qu'elle se souvienne seulement du petit souper qu'elle fit à la campagne dans la soirée du 6 janvier.

Et depuis, j'aime le rouge plus que jamais! Car il est rouge le corsage de nos blondes alsaciennes; il est rouge le vin de la treille: elles sont rouges les lèvres de ma maîtresse. Oui je l'aime, car il y a un reflet rouge aussi aux plis du drapeau de mon pays?

GAMIANI.



LA

## VOGUE DE L'ÎLE-BARBE

Le soleil avec ses rayons tentants  
cognant aux eroisées;  
Je suis aller voir le nommé printemps,  
aux Champs-Élysées.  
Les femmes étaient toutes déguisées  
En roses rosées  
Et les amoureux avaient tous vingt ans.  
E. Goudeau.

Pâques! De toutes parts on arbore les toilettes claires, aux dentelles fantaisistes; les chapeaux de paille emmitoufflés de papier de soie sont extraits de leurs boîtes et l'on rejette au plus profond des armoires les longs pardessus à grands poils. On s'aperçoit le matin en mettant le nez à la fenêtre que les marronniers sont fort avancés et que déjà les grappes de lilas, sur le fond vert du feuillage, descendent en cascades mauves embaumant l'air de leurs parfums délicieux. On s'aperçoit qu'au soleil joyeux rient gaiement les petits oiseaux et l'on pense: Les hirondelles vont venir, vivent les hirondelles! Alors les populations des grandes cités, gavées de plaisirs et blasées de jouissances, fatiguées de la morne séquestration de l'hiver, de l'éclat bête des lustres de théâtre et de la poussière fade des grands bals, éprouvent le besoin de respirer; toutes les poitrines ont hâte de se vivifier et tout ce monde secourant les derniers engourdissements des brouillards tardifs jette un cri unanime, exclamation du proscrit qui va revoir sa patrie: La campagne!!

Dimanche dernier, jour de Pâques, c'était la première échappée, le premier pas vers les champs, le premier sauve-qui-peut vers les gazons émaillés de pâquerettes: la vogue de l'Île-Barbe! La foule immense, bigarrée, grouillante suivait les quais de la Saône; les omnibus, les voitures, des coupés passaient légers dans les tourbillons de poussière et les bateaux-mouches, eux-mêmes, ces machines inconscientes, battant ardemment les flots verts de leurs hélices semblaient éprouver une satisfaction quelconque à charrier tous ces citadins, vers le bonheur d'une après-midi vers la campagne.

Toutes nos demi-mondaines sont allées à l'Île Barbe, la Société des Belles-Petites s'était réunie sur le quai Saint-Antoine, pour se rendre en bloc au but commun. Un bateau-mouche spécial — le Cupidon — lui était

consacré, et j'eusse voulu, pour tout l'or du monde, que vous vissiez ces dames, s'agitant, trépigant sur le pont, causant, faisant voltiger leurs mouchoirs et s'escrimant à coups d'ombrelles. Bientôt la vigie signale terre à bâbord! On allait arriver.

Dix minutes plus tard, le bateau s'étant arrêté, nos belles petites débarquaient en rangs serrés, se tenant par la main, chantant et riant comme des fauvettes au sortir d'un buisson.

Le défilé eut lieu sur le pont de l'Île, Je m'étais placé en première ligne, parmi les curieux, si bien, que je pus reconnaître parmi les jolies promeneuses, Hélène Courtois, Elisa Beligand, Marie Matossi, Jenny l'Auvergnate, Marie Brut, Titine, Marguerite Kaillou, Marcelle Abel, Louise Berger, Jeanne la Chatte, Amélie David, la Baronne, Pauline Desgeorges, Ma Mère M'attend, Elodie Valois, Lucie la Folle, Léonie Matricon, Lucie Bernard, Annette Bassin, Adèle Désanges, Anna Oberley, Jeanne Perrin, Félicie Baudemint, Louise Deschamps, etc., etc.

Comme il est coutume d'établir un droit de péage les jours de fête, aux ponts de l'Île Barbe, Annette la Licheuse fut déléguée pour payer le sou de toutes ses compagnes, car c'eût été une besogne énorme que toutes ces bourses à extraire, les sous qu'on n'aurait pas eus, la monnaie à changer!

Immédiatement, la petite caravane se dirigea vers le champ de la fête, où circulaient déjà beaucoup de promeneurs. Ce furent alors des cris de joie, des exclamations, des rires à n'en plus finir; chacune voulait gagner sa douzaine de macarons, tirer son coup de carabine, manger son morceau de pain d'épice, avoir son entrevue avec Loudougoska, la fameuse somnambule extra-lucide.

La petite Marguerite Kaillou, ayant proposé un tour de bois, la troupe approuva avec frénésie et se dirigea vers le manège qui fut pris d'assaut en un clin d'œil. On se bousculait, on se poussait, sans souci des plissés, des volants ni des dentelles; heureusement, les pauvres courants n'étaient qu'en chêne peinturluré, car s'ils avaient été vivants, quelque minime qu'eût été la parcelle de cœur qui leur battait au ventre, ils l'auraient sentie tressaillir... de là, les emballades fâcheuses, qui auraient pu donner lieu à de sérieux accident — Lorsque tout le monde eût trouvé étrier à son pied, Hélène Courtois donna le signal du départ, et la machine roulante, s'ébranlant au son de l'orgue de Barbarie, commença sa ronde fantastique.

Ce fut alors du délire; toutes les belles petites excitées, fouettées par la brise, étourdies, grisées par la vitesse de cette course, se mirent à gesticuler à chanter comme des clownesses endiablées. Au bout de cinq tours elles descendirent, et ayant quelque peu regardé sur la grande estrade d'un cirque les pitres et les athlètes, s'épuisant en trilles infernales dans leurs pistons vert-de-grisés, les écuycères impassibles dans leurs maillots roses jouant machinalement de la grosse caisse, elles se réunirent pour délibérer.

C'est cela! criaient-elles en chœur, au bout d'une demi-minute de conférence. Allons-y! Rompons les reins aux chapons du père Machinet. Le couvert fut mis dans la grande salle du principal restaurant.

Lorsqu'elles eurent emmagasiné bon nombre de poulets froids, jambonneaux, saucissons et brioches, bu force bouteilles de différents vins, et chanté maints couplets grivois, ces dames s'étant toutes munies de mirlitons, chantant à travers les pelures d'oignon sentimentales, la sublimeritournelle de Gugusse et de Titine, regagnèrent bras dessus bras dessous leur petit yacht, contentes de leur journée, ivres de petit bleu, de printemps et d'air pur, ayant oublié pendant quelques heures les orgies Mattozziennes, les Berthoudesques soupers et les fades amours des cabinets particuliers.

A. DELIONS.

LIRE

DANS LA

# BAVARDE

LA BRASSERIE DU PÈRE PUPAT

NOS BELLES-PETITES DANS LES PARADIS

LES VACANCES DE PAQUES DE NOS COCOTTES

SILHOUETTE DE MARIA L'Auvergnate

## SOUVENIR DE THÉRÈSE

Je lui disais: « Ce corselet,  
A bas, mignonne et qu'à leur aise  
Tes seins aux pointes couleur fraise  
Mouchetant la blancheur de lait

Puissent palpiter! — vois, la braise  
Que vainement on harcelait  
S'enflamme et j'ai clos le volet;  
Bas chemisette aussi, Thérèse!

Personne, sinon ton miroir,  
Ne saurait nous apercevoir!  
Allons! ainsi que fait le saule

De ses branches, laisse rouler  
Ta chevelure! — Et de couler  
La chemisette de l'épaule!

CRISPI.



## Le Congrès des Belles-Petites

Nous apprenons qu'à l'instar des étudiants de Montpellier, nos belles catapulteuses ont décidé un grand congrès provincial qui se tiendra à Lyon, le lundi de Pentecôte.

Une commission d'organisation a été désignée pour procéder à la rédaction de l'ordre du jour du Congrès. Elle se compose de trois déléguées de chacune des villes ou pénètre la *Bavarde*.

Voici les noms de ces dames:

*Lyon*. — Elodie Vallois, Fanny Jackson, Annette Bassin.

*Dijon*. — Nana kilomètre, l'Accoucheuse, la belle Andréa.

*Saint-Étienne*. — Élixa, Zoulou, la grande Mariette.

*Romans*. — Rachele, Marguerite de la Presle, Victorine.

*Valence*. — Philomène du petit Glacier, la reine Baccarat, Maria.

*Vienne*. — Louise Prudon, Louise Crébillon, Louise la lyonnaise.

*Chambéry*. — Héloïse, Victorine, Virginie.

*Chalon-sur-Saône*. — Annette Normand, Paquet d'Os, Marguerite Puget.

*Crest*. — La comtesse Finette, Bercy Pompon, Marie la Vadrouille.

*Anancy*. — Franceline, Angèle, Virginie.

*Le Cheylard*. — Nini, Noémie.

*Belleville*. — La belle Claudine, Eugénie, Hélène.

*Beivas*. — Judith, l'Araignée, Eugénie.

*Pierrelatte*. — La brune A...;

*Nancy*. — Anna la femme aux bijoux, Hyacinthe, Marie la condamnée.

*Montmerle*. — Françoise, Claudine, Jacqueline.

*Montpellier*. — Mathilde, Paule le tromblon, Valérie.

*Avignon*. — Nini Castagnette, Madeleine la boulotte, Mathilde la créole.

*Mâcon*. — Mélanie la Brune, Nini, Fanny.

*Grenoble*. — Adrienne Lorgnon, Berthe, Louise mes pieds.

*Bourgoin*. — Le père Barco.

*Saint-Vallier*. — Félicie, Mélanie, Angeline.

*Bourg-Saint-Andéol*. — Ci-ci, Clo-clo, Cadenette.

*Firminy*. — Jeanne, Marie, Augustine.

*Villefranche*. — La brune Tonine, Fanny Lorgnon, Mérie.

*Montélimar*. — Planche à pain, Augustine, la grande Marie.

*Tournon*. — Marie mon cœur, Maria la blonde, Jeanne la brune, etc., etc., etc..

Nous publierons le procès-verbal des séances du Congrès qui se tiendra au Château-Rouge.

L. MASSIN.

A M'AMYE

Lina, lorsque tu ris, je voudrais qu'un sourire  
s'échappant de tes dents  
Vienne jusqu'à moi pour calmer mon délire  
et soulager mes sens.  
Quand tu chantes Lina, je voudrais qu'une strophe  
S'envolant jusqu'à moi  
M'éveillant tout à coup, m'appelle, m'apostrophe  
Et me parle de toi.  
Quand triste est ma Lina, je voudrais que m : joue  
Soit inondée de pleurs,  
Je voudrais qu'un sanglot, me brise, me secoue,  
M'emplisse de terreurs !  
Et quand tu dors Lina, je voudrais qu'un doux rêve  
Vienne dans ton sommeil  
Te montrer le printemps, l'aurore qui se lève,  
L'amour au teint vermeil.

JORGES UIO.



BAVARDAGES

La vieille baronne, est citée en justice comme témoin :

Le président — Votre âge ?

La baronne (après un moment d'hésitation) — Trente neuf ans.

Le président (du ton le plus bienveillant, après l'avoir contemplée un instant) — Trente neuf ans ? Allons, madame, un peu de courage : complétez.

Entre belle petites :

— Ah ! Tu ne sais pas Fonfon, comme il est charmant, mon petit Raoul ?.. Il m'appelle sa déesse.  
— Sa déesse ! Alors, ma chère Marguerite Kaillou, dis-lui de t'élever un « hôtel !.. »

Au parc de la Tête-d'Or :  
Une femme, assise sur un banc montre à sa voisine un attelage qui passe :  
— Vous voyez cette grande blonde en voiture avec ce grand noir ?.. Eh bien, c'est ma fille, la Cloclo.  
— Ah !... Ils sont mariés ?  
— Lui, oui.. mais pas elle.

Pensée d'Henriette Henri IV :  
Il ne faut pas plus en vouloir aux âmes malades et qui font mal, qu'aux arbres dont les fruits sont amers.

LES DRAMES DE L'ONÉSITÉ

La grosse Maria entre dans un magasin de corsets. Une demoiselle de magasin, la bouche en cœur, l'air souriant, s'avance vers elle.  
— Je voudrais un corset.  
— Un corset à baleine, madame ?  
— Insolente !  
Et suffoquant de rage, la grosse Maria s'éloigne en fermant avec fracas la porte du magasin.

Un aveu naïf :  
La scène se passe chez Ma Mère M'attend.  
— Juste ciel ! ma chère, voici qu'il vous pousse un cheveu blanc.  
— A moi ? Impossible ! Regardez donc bien. Ça doit être dans mon chignon.

Un agent de change, marié depuis neuf mois tout juste, attend d'un jour à l'autre un héritier.  
— Mes compliments ! lui dit un ami ; on ne peut, mon cher, être plus ponctuel.  
— Oh ! mon bon, répond le financier, c'est bien simple !... J'ai fait une opération à terme !

PANTIN, POUPÉE, MARIONNETTES

Pantin : L'homme au dire des femmes.  
Poupée : La femme au dire des hommes.  
Marionnettes : Les hommes et les femmes à l'insu de chacun d'eux.

Pensée de Paul Bertnay.  
La sottise mérite toujours ses malheurs.

Pensée de Barthens.  
J'admire une femme qui résiste ; plains celle qui se rend ; je hais celle qui condamne.

Pensée de Lucien Jantet.  
On n'agrandit pas le domaine des idées en excluant les vérités d'un autre âge, mais en y ajoutant.

Pensée de Adrien Duvand.  
Le monde est partagé en deux catégories : les dupeurs et les dupés. Il est plus avantageux d'être de la première, mais il est plus propre d'être de la seconde.

A. DE LATOUR.

LES COMMANDEMENTS

D'une demi-mondaine

Les chaînes d'or tu lorgneras  
Et les hommes de 40 ans.  
D'un doux sourire accueilleras  
L'offre d'un rafraîchissement !

Un léger pleur tu verseras  
En contant tes égarements,  
Banquets, voiture accepteras  
Et plus encore s'il y a des gants.

Mais surtout tu te garderas  
De l'amour d'un étudiant ;  
Toujours d'avance exigeras  
Qu'il fasse tinter son argent.

Dans la dèche quand tu seras  
Mets ta robe à triple volant.  
Et, laissant retomber tes bras,  
Marche mélancoliquement.

Avant tout, tu te souviendras  
D'un précepte très important ;  
C'est qu'entre Russes et Auvergnats  
La plus habile se méprend.

1 NAIN SENSÉ DE VALENCE.

EXPRESS-THÉÂTRE

Les Contes d'Hoffmann ! Voilà bien longtemps par ma foi que nous attendions du nouveau L'administration nous donne les Contes d'Hoffmann, tableau bien éloigné de ce livre que l'auteur intitulait les Contes fantastiques, opéra fantastique aussi, abracadabrant, et peut-être un peu obscur pour qui-conque ne connaît pas l'œuvre. Du fameux tonneau de Nuremberg, il ne reste plus que le tonneau lui-même, ce vieux chef-d'œuvre de maîtrise, qui placé dans la taverne de maître Luther, laisse échapper de

ses vastes flancs, une foule de petits génies, les esprits de la bière et du vin. Dans l'auberge de maître Luther où viennent boire tous les étudiants de la ville, Hoffmann raconte ses amours à ses camarades. — Olympia, une poupée, chanteuse, qu'il aperçoit à travers les rideaux d'une fenêtre et dont il tombe amoureux fou. Cette femme mécanique est l'ouvrage de Spalanzani, un vieux professeur de physique, et de maître Coppélius, un marchand de lunettes et de baromètres. Malheureusement cette espèce de juif trop fier du chef-d'œuvre dont il a confectionné les yeux, se trouvant insuffisamment payé par son collaborateur, se venge en brisant le mannequin.

Hoffmann adore ensuite Antonia la fille d'une chanteuse ; — c'est le violon de Crémone ; — le père d'Antonia, bonhomme qui a la manie de démonter, de construire et de démolir des violons, cherche à repousser Hoffmann qu'il sait amoureux de sa fille ; il interdit la musique à son enfant, sachant que c'est art doit la tuer ; le docteur Miracle veut malgré tout lui faire avaler des drogues, enfin elle meurt, après avoir revu l'ombre de sa mère.

Au 4<sup>e</sup> acte, nous revoyons la taverne du maître Luther, où sont attablés les étudiants ; apparition de la courtisane Stella.

Olympia, Antonia, Stella c'est toujours Mlle Emilie Ambre qui s'est vivement fait applaudir, surtout dans le rôle de la Poupée qu'elle rend avec une vérité saisissante ; on croirait vraiment, à la voir arriver d'une seule pièce, s'inclinant par saccades, glissant pour ainsi dire sur le parquet, qu'elle est montée sur roulettes et que c'est une poupée véritable, son chant interrompu et qui va mourant, complète l'illusion.

M. Engel a été très bon dans le rôle d'Hoffmann aussi bien comme comédien que comme chanteur ; quant à M. Bataille il s'est tiré à merveille du rôle du docteur Miracle, rôle très difficile à tenir, et qu'il a joué avec beaucoup de vigueur.

L'étudiant Niklaux représenté par mademoiselle Jeanne Achard a été fort goûté ; nous n'avons que des compliments à adresser à MM. Nerval, Dubouchet et à M. Sernin qui remplissait le rôle de Crestil. Quoique l'enthousiasme ait été limité, nous croyons pouvoir prévoir le succès à cette pièce bigarrée, où la musique cinagie et diabolique d'Offenbach est si bien conduite par M. Luigini.

Dimanche dernier le théâtre des Célestins nous a donné le Bossu, cette pièce du vieux répertoire a eu beaucoup de succès, grâce au talent de M. Bouyer qu'i s'est distingué dans le rôle de Lagardère.

La Scala, heureux établissement, possède toujours l'inimitable Levantine, l'illustre équilibriste que tout Lyon voudra revoir ; Bourges, le fameux Bourges de la Scala de Paris ; Rosa Katy, la chanteuse comique ; Jeanne Debray ; la fine et gracieuse Bleurette Béline ; le ténor Dambreville ; la tyrolienne Suzanne Palluy et Mlle Méconi. En outre la désopilante troupe excentrique et grotesque : les Hermandès !  
Great attraction !

Au Casino, nous remarquons Mme Nivert, dont le succès ne se ralentit pas ; Mme Faure, l'illustre Mme Faure ; M. Ferval et Mlle Josépha. Excentriques américains : Brother's-Millers ou les Frères diaboliques.

Un nouvel établissement vient de s'ouvrir au Théâtre-Bellecour ayant pour nom la Salle Indienne. Cette salle dont le plafond offre l'aspect d'un vaste parasol chinois est un peu trop écrasée, on s'y sent trop gêné pour respirer. Un défaut d'acoustique qu'on cherchera probablement à faire disparaître nuit également au succès.

Parmi les principaux artistes nous avons remarqué Mme Pavra et Mlle Kaiser, de l'Eldorado ; M. Cantalamès et les duettistes fort amusants M. et Mme Alfred qui par leurs fantaisies anglo-françaises divertissent fort le public.

DORSAY.

Le Directeur-Gérant : BENOIT LOUP.

Lyon. — Imprimerie de la Bavarde, Benoit LOUP, 21, rue Childebert.